

DE MAL EN PIS.—La semaine dernière, deux jeunes employés de la fabrique de cigares de Davis ont été trouvés sur la rue. L'un d'eux avait reçu de graves blessures à la tête. Un bon samaritain, pris de pitié devant le petit malheureux, se servit de rhum en guise de baume et frictionna la tête endolorie du patient. Mais en approchant une chandelle du liquide volatil, il y eut combustion et le pauvre enfant fut véritablement supplicié. Il dut passer par un nouveau tourment lorsqu'une avalanche d'eau vint l'inonder, et arrêter sa combustion assez avancée.

RIMOUSKI.—Le *Mercury* de lundi soir publie le télégramme suivant de Rimouski :

A. St. Laurent, opérateur et maître de poste de Sainte-Flavie, a été arrêté et écroué, hier au soir, sous la prévention d'avoir volé les malles. Ayant volé une lettre adressée de Montréal à la Pointe-aux-Pères, une lettre simulée fut envoyée de Québec, contenant six billets d'une piastre, laquelle fut trouvée dans sa poche. Il a tout avoué et a plaidé coupable. On a constaté qu'il avait volé d'autres lettres. Au-delà de \$500 ont été obtenues. L'affaire a été habilement menée par John Dewe, écuyer, de Montréal, et W. G. Sheppard, écuyer, de Québec. Il a subi son procès cette après-midi et a été condamné à 5 ans de pénitencier. L'arrestation, l'enquête, le procès et la sentence ont eu lieu en 20 heures. C'est probablement l'exemple le plus remarquable de la manière prompt avec laquelle on a fait justice.

DE TOUT UN PECU.

LES COCOS.—Savez-vous comment nos gavroches appellent les voitures de la nouvelle Compagnie d'Omnibus? Non. Eh bien! nous allons vous l'apprendre. On sait que ces voitures portent sur leurs flancs ces initiales: C. O. Co., c'est-à-dire *City Omnibus Company*, ce que nos aimables voyous traduisent par Coco. Hier, nous en entendions un dire à son camarade: Dis donc, Arthur, montes-tu dans le Coco? C'est aussi fort que la traduction libre de *City Passenger Railway* en *Canada Pacific Railway*.

Un de nos amis nous arrive de Trois-Rivières et nous raconte l'anecdote suivante dont il garantit l'authenticité:

"A tort ou à raison, les gens pressés se plaignent que le train de Doucet Landing à Arthabaska Station est quelquefois d'une lenteur désespérante. Or dernièrement, à l'arrivée des chars à ce dernier endroit, le conducteur aborde un quidam, âgé de 40 ans et plus et lui demande son billet de passage. Notre individu ne se fait pas prier et le lui passe.—Mais, dit le conducteur, ce billet n'est pas pour vous: c'est un billet pour enfant.—C'est vrai, répliqua notre homme, mais j'étais jeune aussi quand je l'ai acheté; pensez-vous qu'on n'a pas le temps de vieillir de Trois-Rivières jusqu'ici!"

La rumeur ne dit pas si le conducteur fut convaincu!

Je retrouve une assez bonne épigramme sur l'Académie, habillée en assez mauvais vers:

Plus de ces longs discours à notre Académie!
Dans l'intérêt commun il vaudrait mieux, je crois,
Que le nouvel élu dit: "Je vous remercie!"
Et qu'on lui répondit: "Il n'y a pas de quoi."

Les journaux continuent à enregistrer chaque jour les nombreux suicides.

Et l'épidémie du découragement et du dégoût de la vie ne s'arrête pas.

On parle, cependant, de tous les philosophes qui ont flétri le suicide, comme un acte de couardise.....

Et on cite un ordre du jour de l'armée française qui flétrit l'assassin de soi-même.

On le cite de mémoire, car on ne le connaît pas.

N'est-il pas utile de le rétablir dans son laconisme énergique?

Voici la pièce:

ORDRE DU JOUR.—*Saint Cloud, 22 floréal, an 10 de la République.*—Le grenadier Groblin s'est suicidé par des raisons d'amour. C'était d'ailleurs un bon sujet. C'est le second événement de ce genre qui arrive au corps depuis un mois.

Le premier consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre du jour de la garde:

Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions;

Qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu.

Signé, BONAPARTE.
Contresigné, BESSIERES.

Le grenadier Groblin qui se suicide pour des raisons d'amour..... est un chef-d'œuvre! Comparer les blessures faites par le rival Cupidon à la mitraille d'une batterie, c'est bien le fait d'un ancien officier d'artillerie.

Un journal des Etats-Unis énumère ainsi les ordres monastiques dans les Etats-Unis:

Les jésuites ont en tout vingt collèges où ils confèrent les grades et six noviciats. La congrégation américaine des jésuites compte environ 1,100 membres. Le nombre des bénédictins n'excède pas 200 ou 300.

Leur maison principale est située à Lairobe, sur le Pennsylvania Central Railroad, et ils ont un collège à Atchison, (Kansas). Il y a à peu près autant de Franciscains moines qui mènent une vie purement monastique quoique s'occupant un peu de l'éducation de la jeunesse.

Après les jésuites, ceux qui ont le plus de puissance et d'influence sont les dominicains. Ce sont eux qui fournissent à l'Eglise ses grands théologiens et ses philosophes. Ils n'entretiennent pas d'écoles, mais ils emploient la plus grande partie de leur temps à voyager de place en place, partout où l'on a besoin de leurs services, et quand ils ne sont plus employés ils retournent à leur couvent.

Leur maison-mère à Ste. Rose, comté de Washington (Kentucky), a été fondée en 1848 par des membres de l'ordre. Leur congrégation ne dépasse pas 200 membres.

Les rédemptoristes ayant à peu près le même nombre de frères, forment un ordre strictement contemplatif. Il y a dans les Etats-Unis soixante-quinze membres de l'ordre si sévère des trappistes, dont la maison-mère est à Gethsemane (Kentucky) et les maisons secondaires à Louisville et à Nashville.

Les frères augustins ont leur siège à Philadelphie. Indépen-

damment de tous ces ordres, on trouve encore en Amérique, les résurrectionnistes, les lazariens, les sulpiciens et des paullistes. Les lazariens ont des séminaires au cap Girardeau, Nouvelle-Orléans, Philadelphie et Louisville. Leur nombre total ne dépasse pas deux cents. On ne trouve des sulpiciens que dans le Maryland.

Les paullistes forment un ordre nouveau et très religieux; il a été fondé à New-York par le P. Hecker, mais il n'a pas encore réuni 25 adhérents.

En résumé, il n'y a pas aux Etats-Unis plus de 3,000 religieux, pendant qu'on compte plus de 7,000 religieuses dans les différentes maisons, et au moins 3,000 sœurs de charité.

Nous avons annoncé la grossesse de Mme la comtesse d'Eu, princesse impériale du Brésil.

On sait que la princesse est en ce moment en France avec son mari, fils aîné de M. le duc de Nemours. Or, la loi brésilienne veut que l'héritier du trône naisse sur le territoire brésilien. D'un autre côté, les médecins pensent qu'une longue traversée en mer, dans l'état où se trouve la princesse pourrait être fort dangereuse.

Il est donc probable que Mme la comtesse d'Eu s'installera, au moment de ses couches, à la légation du Brésil, qui, en principe de l'exterritorialité, est considérée comme territoire brésilien.

Le même cas s'est présenté à Londres il y a quelques années, et la difficulté a été résolue de la même manière.

Les dépêches signalent une note de la *Correspondance provinciale* de Berlin sur les déclarations de M. le duc Decazes et sur la suspension de l'*Univers*. Il est évident que cette note émane de la chancellerie de l'empire d'Allemagne; elle mérite donc toute notre attention. La *Correspondance* se montre satisfaite des paroles de M. le ministre des affaires étrangères. Elle n'élève plus de doute sur ses intentions pacifiques. Mais elle fait remarquer que si le gouvernement de M. de MacMahon a pris l'initiative d'inviter les sujets français à montrer de la réserve vis-à-vis des puissances et à ne pas attiser les querelles religieuses d'Allemagne, il a sévi seulement contre l'*Univers*, et non point contre les évêques fauteurs des polémiques de ce journal. L'Allemagne se réserve, dit-elle, la faculté d'examiner si cette satisfaction est suffisante et s'il n'y a pas lieu, pour elle, de demander des poursuites contre les dignitaires ecclésiastiques auxquels elle fait allusion. L'Allemagne est seule juge de ses convenances, nous le reconnaissons. Toutefois si les déclarations et la politique du gouvernement français ne la satisfont pas, elle s'expose à encourir le reproche qu'elle nous adresse: celui de chercher un conflit. Du moment qu'il invite les sujets français à ne pas troubler nos rapports avec l'empire; du moment qu'il frappe un journal, qui éveillait les susceptibilités de M. de Bismark; du moment que M. de Fourton, ministre des cultes, recommande aux évêques de parler avec modération des affaires allemandes; nous nous demandons en vain qu'elle blessure peut rester à l'orgueil de l'Allemagne?

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LÉON BESSY.

(Suite.)

L'injustice des hommes s'était cruellement appesantie sur moi. Quand, sans souci du péril et n'écoulant que la voix de l'humanité, je m'étais jeté à la mer pour sauver un infortuné qui se mourait, on m'avait tout d'une voix accusé d'une pensée de suicide. Et quand, par l'effort le plus violent dont un homme soit capable, je venais de vaincre l'impétuosité de ma nature; quand, à la lumière des étoiles et seul en présence d'une jeune fille qui me donnait des marques de la plus vive tendresse, j'avais, avec des peines inouïes, dompté ma passion et mes sens, on m'appelait maudit, âme dégradée, monstre de méchanceté et de perfidie. Ainsi le monde me repoussait, et je ne devais attendre de lui que des amertumes. Il me fallait donc chercher ailleurs la paix, la justice et le repos.

Où? je l'ignorais. Mais je puis affirmer que je n'ai jamais mieux compris qu'alors tout ce que l'homme doit au sentiment de sa dignité. Tant que personne ne m'avait humilié, ce sentiment sommeillait en moi ou n'y existait qu'à l'état de germe; mais, dès que je sentis peser sur ma tête une honte imméritée, il s'éveilla, se développa et prit tout à coup une grande force dans mon âme. En un jour je franchis l'intervalle qui sépare l'enfance de l'âge mûr.

Ce résultat, je le dus à la circonstance que j'ai rapportée: mais, pour qu'il devint complet, j'avais besoin de passer encore par des jours d'épreuve et de soutenir contre moi-même des luttes acharnées. Pour le moment, je n'avais dans l'esprit qu'une idée assez vague, savoir, que je devais prendre une décision qui annonçât en moi, non plus l'enfant d'hier, mais l'homme d'aujourd'hui.

Quand je me levai, toute la maison était en rumeur. Je trouvai l'hôte et sa femme, le voiturier et mes deux compagnons de voyage en colloque très-animé avec d'autres personnes.

—Mauvaises nouvelles, *Senorito*, me dit l'hôte; n'allez pas à la ville.

—Il faut que j'y aille, moi, bon gré, mal gré, dit le voiturier; mais je ne ferai qu'entrer et sortir.

—Pour mon compte, je reste ici, dit l'un des voyageurs.

—Et moi de même, ajouta son compagnon.

—Mais, reprit l'hôte, croyez-vous qu'il n'y ait pas d'exagération dans ce que l'on raconte?

—Tenez, voici encore un des fugitifs qui arrive.

En effet, un voyageur descendit de cheval à la porte de l'auberge et entra.

—Donnez-nous des nouvelles, mon bon monsieur, dit l'hôte; asseyez-vous; faut-il vous servir quelque chose? est-ce bien vrai ce que l'on dit?

—Je ne sais pas ce que l'on dit, répondit le nouveau venu; mais si vous voulez me faire apporter deux doigts de rancio et quelques biscuits, après cela nous causerons.

—Antonia, cria l'hôte, appellez l'une des servantes de l'auberge, vite, du rancio et des biscuits.

—En attendant, dites-nous toujours quelque chose, ajouta l'hôte.

—Je m'en tiens à mon dire, répondit le nouveau venu, en s'asseyant commodément devant une table.

—Mais vous n'avez encore rien dit.

—J'ai dit que quand je verrais venir ce que j'ai demandé, je dirais quelque chose; et ce n'est pas à moi que l'on en conte.

—C'est juste, chaque chose à son tour. Tenez, voici la bouteille. Buvez sans façons; nous savons que c'est à notre santé. Maintenant, parlez.

—A vos ordres.

—Vous venez de la capitale?

—Moi! non.

—Eh! qui donc a dit qu'il en venait?... Ah! en voici un autre qui arrive.

Un second voyageur entra et demanda quelque chose à manger.

—Apportez-vous des nouvelles de la ville?

—J'en sors.

—Avez-vous vu beaucoup de morts?

—Aucun.

—Aucun! Et vous arrivez de la ville? On dit cependant que tout le monde meurt.

—Les uns meurent, d'autres s'en vont pour ne pas mourir, et d'autres restent et ne meurent pas.

—Mais savez-vous s'il en est mort beaucoup?

—Oui; du moins cela m'a été dit hier soir avant mon départ; et la personne doit le savoir, car elle a des relations intimes avec les morts.

—Avec les morts?

—Oui, c'est un fossoyeur.

—Un fossoyeur vous l'a dit! Alors c'est très-certain.

Et combien en est-il mort hier?

—Celui à qui j'ai parlé ne connaissait que le nombre des morts de sa paroisse, et il paraît que ce nombre dépassait soixante.

—Soixante sur une seule paroisse!

—Sans compter ceux que l'on emporte pêle-mêle dans des chars.

—Quelle est donc cette maladie qui fait périr tant de monde?

—Des douleurs dans la tête, dans les genoux, dans les chevilles des pieds; vomissement de matières jaunâtres ou noires, inflammation des yeux, convulsions.... et la mort après.

—Mais c'est une peste; et comment permet-on de sortir de la ville?

—Peste ou non, qu'importe! Une fois dehors, chacun est en sûreté; le mal est à l'intérieur.

—Pourtant, dit un autre de ceux qui étaient présents, on vient de m'assurer que dès demain le cordon sera établi, et qu'on ne laissera plus sortir personne.

—Je ne crois pas que demain il reste âme qui vive dans la ville; tout sera parti aujourd'hui, pour la campagne ou pour le cimetière.

—Pour moi, dit le voiturier, il faut que j'arrive et que je reparte aujourd'hui même, quoique mes compagnons m'aient abandonné. Sur ce, en route! Et vous, mon jeune ami, vous restez sans doute aussi en arrière?

—Non pas, répondis-je, je vous suis.

—Je n'ai ni femme ni enfants, reprit le voiturier; cette mule et ce chariot sont mon patrimoine et reviendront à qui m'entertera.

Nous nous remîmes en chemin. On peut dire que, cette fois, nous marchions contre un torrent. La grande route était encombrée de fugitifs, les uns à pied, d'autres à cheval, ceux-ci en chariot, ceux-là en coche; mais tous venaient de notre côté, et aucun ne suivait la même direction que nous.

—Avez-vous le cerveau fêlé? nous disaient les plus plaisants.

—Etes-vous las de vivre, ou allez-vous directement aux Petites-Maisons? nous criaient les autres.

Ceux qui étaient à pied, la plupart pères et mères de famille, emportant sur leurs épaules leurs enfants en bas âge ou les pauvres hardes qu'ils voulaient sauver, nous regardaient d'un air de compassion, comme s'il leur eût semblé impossible qu'une voiture se dirigeât vers la ville. Sur des chars de toute espèce étaient attachés des coffres, des matelas, des parapluies, des chapeaux, le tout dans un désordre qui montrait avec quelle précipitation le voyage avait été entrepris. Nous vîmes plusieurs familles des plus aisées, à en juger par le costume, entassées debout sur de mauvaises carrioles, se tenant par les mains aux ridelles, et cherchant à se garantir du soleil avec des parapluies. Quelques jeunes gens, vraisemblablement des étudiants, s'avançaient à pied et en bon ordre, chantant en chœur une chanson catalane dont le refrain, que je n'ai point oublié, était celui-ci:

A Deu, noble patria mia,
La millor ciutat del món.

"Adieu, ma noble patrie, la meilleure des cités du monde."

La romance était triste. Chaque strophe était un adieu à quelqu'un des objets les plus remarquables de la ville et était suivie du refrain; puis, avant de commencer un autre couplet, on se passait une outre, et l'on buvait sans interrompre la marche.

—Manquez-vous d'argent pour vous faire conduire? leur demanda le voiturier.

—Non, répondit l'un des étudiants, mais nous ne voulons pas enrichir ceux qui spéculent sur la misère publique, et qui louent une mauvaise voiture plus cher que ne coûterait une neuve.

Une calèche qui venait derrière eux attirait particulièrement l'attention des voyageurs. Le cocher etouffait sur son siège, pressé entre deux servantes; quatre laquais suivaient à pied, se tenant par les mains aux courroies de la voiture. A l'intérieur étaient les maîtres, en société